

La Revue de France
1^{er} Nov. 1930



32

ANDRÉ GIDE A LÉRÉ

I

AVANT

— Je demande toujours la permission, dans l'intérêt de la science, de mesurer le crâne de ceux qui s'en vont là-bas.

— Le faites-vous aussi quand ils reviennent ? demandai-je.

— Oh ! répondit-il, je ne les vois jamais, et, de plus, c'est à l'intérieur que les modifications se produisent.

JOSEPH CONRAD (*Le Cœur des Ténèbres*).

Léré, le 16 février 1926.



AUJOURD'HUI, j'ai dix-sept mois de séjour dans la colonie du Tchad, Afrique équatoriale française. C'est mon premier séjour. Je suis sorti élève breveté de l'Ecole Coloniale en juillet 1924. J'ai accompli un stage d'un an en qualité d'agent spécial à Massénia, et j'ai été nommé administrateur-adjoint de deuxième classe des colonies le 17 septembre 1925. A la même date, j'ai été affecté à Léré pour y remplir les fonctions de chef de subdivision.

Agent spécial, chef de subdivision, ce sont là des postes subalternes ; mais j'ai vingt-six ans et je débute dans la carrière. Comme agent spécial, j'avais à tenir la comptabilité de la circonscription du Baguirmi, avec une caisse de huit cent mille francs. Comme chef de subdivision, je suis chargé d'administrer les territoires de Léré et de Palla, situés en bordure du Cameroun. C'est une région grande comme un département français, celui des Basses-Pyrénées, par exemple, dont je suis originaire : cent kilomètres sur deux cents environ. La subdivision de Léré-Palla est peuplée de quarante mille indigènes de races diverses, mais surtout de Moundans, qui m'ont déjà versé deux cent mille francs d'impôts, en billets de cinq francs et en jetons de deux et de un francs. Il faudra prochainement que je fasse des liasses bien épinglées et des sacs réguliers de tout cet argent, qui est fort crasseux après être passé par les mains de mes administrés. Je l'adresserai ensuite par caisses dûment scellées, sous la surveillance de deux bons gardes régionaux, au chef-lieu de la colonie, à Fort-Lamy.

Depuis cinq mois que je commande Léré et Palla, j'ai été en route pour visiter mon territoire la moitié du temps, ce qui m'a valu deux accès de paludisme, car les étapes à cheval sont fatigantes. Il est vrai qu'il y a tellement de moustiques dans ce poste situé sur une colline, entre les lacs marécageux de Léré et de Tréné, que, malgré la quinine préventive, il est bien difficile d'éviter les accès de fièvre. J'ai dû rester au lit quatre jours chaque fois. Mon boy-cuisinier Banda me soignait ; quand un Européen est malade dans un poste isolé d'Afrique, il sent vraiment le côté sévère de notre métier. Je ne conseillerai certainement pas à plusieurs de mes amis qui prétendent aimer les voyages et la vie d'action, mais craignent la solitude, de choisir la carrière coloniale et de venir au Congo.

A Léré même, j'ai beaucoup d'occupations aussi. Je ne

suis pas seulement chef de subdivision, mais en même temps agent postal, chef du bureau secondaire des douanes et président du tribunal indigène.

Les fonctions d'agent postal ne m'absorbent pas : je suis le seul Européen présent sur le territoire de Léré-Palla, et les seules lettres que je reçoive sont celles qui me sont destinées. Deux fois, cependant, depuis cinq mois, j'ai reçu de la correspondance qui n'était pas pour moi. Il y a quatre mois, j'ai fait acheminer par un indigène de confiance une lettre recommandée pour M. R..., chasseur d'éléphants qui circule ordinairement dans la circonscription voisine du Logone, à vingt journées de marche d'ici. Il y a quelques semaines, mon sergent de la garde régionale Karamoko a reçu une carte postale d'un de ses camarades, en service à Mont-de-Marsan.

Les fonctions de chef du bureau des douanes, par contre, sont une sale corvée. Je me trompe régulièrement à la fin du mois dans les colonnes compliquées des états récapitulatifs qui doivent être fournis en plusieurs expéditions. Je passe d'habitude une bonne journée à vérifier les additions, à refaire les balances et à recopier les états. A chaque courrier, jusqu'à présent, j'ai reçu, en guise de récompense, une lettre d'observations du chef du service des douanes de la colonie. Dans la dernière, ce haut fonctionnaire s'étonnait « qu'un administrateur-adjoint, breveté de l'Ecole Coloniale, ne sache pas remplir les fonctions de chef d'un bureau secondaire des douanes ». Cette remontrance m'a été fort désagréable. Je dois reconnaître qu'elle était justifiée, malheureusement. Je m'étais trompé, en effet, sur la taxe réglementaire concernant les importations d'objets fabriqués en métal émaillé ! Il s'agissait en l'espèce d'un commerçant indigène venant du Cameroun qui voulait introduire dans la colonie du Tchad quarante-neuf pots de chambre. Dans la colonie voisine, les pots de chambre sont très appréciés des indigènes, qui s'en servent

comme marmites. Malloum, commerçant haoussa, compte faire connaître l'usage du vase de nuit parmi les populations de ma subdivision. Or j'ai laissé entrer dans la colonie du Tchad, sans faire payer à l'importateur la taxe de dix pour cent *ad valorem* indiquée sur les mercuriales, ces dits quarante-neuf vases de nuit, qui portaient encore, collée au fond, une étiquette du Bazar de l'Hôtel de Ville, preuve qu'ils n'avaient pas été utilisés. Il est indéniable qu'il y a là une faute professionnelle, légère je pense, que de toute manière je ne renouvellerai plus. C'est ce que je viens d'affirmer à M. le Chef du Service des Douanes, en termes respectueux, par lettre officielle. J'espère que cette affaire sera classée sans suite.

Je parlerai un autre jour de mes fonctions de président du tribunal indigène. Je viens de faire des états toute la journée et de rédiger des lettres. J'en ai assez.

Il est six heures du soir ; les sonneries du clairon ont annoncé que le travail était terminé pour les indigènes qui sont employés au poste. La nuit tombe.

Le lac de Léré s'ensevelit sous des brumes blanchâtres ; pendant la saison sèche, les brouillards sont fréquents.

Le crépuscule n'est pas long dans cette région d'Afrique. Je n'ai pas eu le temps d'écrire deux lignes que les collines du Cameroun, au delà du lac, ont déjà sombré dans la nuit. La lune est apparue et monte rapidement. Elle flotte dans un ciel bleu sombre, au milieu de nuages qui ressemblent à des banquises.

Les bruits confus qui montent du village et du camp des gardes régionaux sont coupés depuis quelques minutes par les sons liquides d'une petite harpe indigène. C'est Banda, mon boy, qui joue sur un *goundi songo* un air de son pays. Il chante en même temps, d'une voix aiguë mais voilée, une mélodie trainante.

J'allume mon photophore. Dans cinq minutes, ce sera

la nuit complète. Le tronc des arbres est gris-bleu. Cette teinte fonce déjà. Les lézards qui habitent ma maison viennent du toit de la véranda et approchent jusqu'à toucher mes pieds.

Voici la nuit...

Je pense que, sur deux cents kilomètres, je commande ce pays au nom de la France. Il n'y a pas d'autre Européen que moi au milieu de ces quarante mille noirs. A Paris, j'entrais dans le métro à cette heure-ci, mon travail terminé, pour aller retrouver les miens. Mais maintenant, c'est la solitude...

Des pas crissent sur le sable. Karamoko frappe à l'entrée de ma case.

— Tu es là, commandant ?

— Oui, sergent. Que veux-tu ?

— Rien, commandant ; je viens te rendre l'appel. Manque personne. Le camp y en a tranquille. Je voulais te dire aussi que des indigènes qui viennent du Logone racontent que le gouverneur est en route pour Léré.

— Tu feras venir ces indigènes demain à mon bureau. Bonsoir, sergent.

— Salut, mon commandant.

Karamoko est parti. Le couvre-feu est sonné.

— Banda, apporte le dîner.

Quand j'aurai mangé mes œufs sur le plat, mes haricots du Tchad et mes beignets de bananes, je me dépêcherai de me coucher. Les moustiques pullulent et me piquent partout. Sous la moustiquaire, je serai bien pour lire les derniers fascicules de la *Nouvelle Revue Française* et de la *Revue de France*. Je verrai ensuite les éditoriaux du *Temps* et les critiques littéraires de Paul Souday. Après, je regarderai les Sennep de l'*Echo de Paris* et les gravures de l'*Illustration*. Je terminerai par les articles de Léon Blum dans le *Populaire* et de quelques radicaux

de *l'Œuvre*. Je laisserai de côté certaine autre revue que m'envoie ma famille et les journaux coloniaux : ils me barbent...

Léré, le 19 février 1926.

Journée remplie. Ce matin, à cinq heures, j'ai fait une promenade à cheval. A six heures, j'ai pris ma douche et j'ai été surveiller l'exercice de mes gardes. J'ai été ensuite donner des ordres pour la construction de l'infirmerie. Il n'y a pas de médecin à Léré, et je ne pense pas qu'il en vienne un de sitôt.

Je ne crois pas trahir un secret en disant que la France a plutôt délaissé jusqu'à présent sa colonie de l'Afrique équatoriale. Quand j'ai annoncé à ma famille qu'en sortant de l'Ecole Coloniale, je choisirais le Congo, parce que c'était une colonie où tout était à faire encore et que cela précisément me tentait, mes oncles, qui sont avocats, notaires, avoués, industriels, voire même député, et mes jeunes cousins, qui se destinent à des carrières analogues, m'ont regardé comme un détraqué. Mais j'aurais trop à écrire sur ce sujet.

Qu'on sache seulement que faute d'argent et de volontaires — car si, dans les familles dites bourgeoises, ceux qui vont aux colonies, et notamment au Congo, sont considérés comme des fous, l'A.E.F. est malheureusement peu recherchée par les coloniaux eux-mêmes ; mais, là encore, j'aurais trop à dire pour espérer me faire comprendre — qu'on sache donc seulement que, dans toute la colonie du Tchad, qui est plus grande que la France et est peuplée d'un million d'indigènes, il y a quatre médecins.

La subdivision de Léré est pourvue d'un infirmier indigène. Ce dernier n'a pas de grandes connaissances ; mais il faut reconnaître qu'il sait se servir de la teinture d'iode et du permanganate. C'est déjà quelque chose. Aussi, il vient quelques malades au poste. Il n'y a aucun local, actuellement, pour les abriter. Je fais donc cons-

truire une infirmerie. Les fondations sont terminées. J'ai été surveiller également la cuisson des briques. Le four, que j'ai fait remettre en état, marche.

J'ai été aussi ce matin voir les travaux de la route à cinq kilomètres d'ici, entre Léré et Elléboré. Je me suis fait accompagner par Gon Gadianka, le chef du village. Il a entendu dire de son côté que le gouverneur était en route pour Léré. Ce sont des bruits qui courent. Je suppose que je serai prévenu officiellement. Le courrier de Fort-Lamy arrive demain matin.

J'ai vu enfin, avant le déjeuner, six de mes chefs : ceux des cantons foulbés de Binder, d'Elléboré, de Mayolédé, de Mbourao, ceux des cantons moundans de Tréné et de Guégou. Je leur ai renouvelé mes instructions au sujet des routes et des plantations de coton. J'irai d'ailleurs en tournée administrative très prochainement, pour les voir à l'ouvrage.

Cet après-midi, j'ai réglé une dizaine de palabres. C'étaient des affaires de dots non versées et de vols de poulets. J'ai enfin rendu deux jugements. Je suis président du tribunal indigène de Léré, ce qui est une fonction importante. J'ai condamné tout à l'heure, avec l'assistance de mes notables, deux indigènes à cinq ans de prison. L'un et l'autre étaient des voleurs de bétail récidivistes. Ils n'ont eu cinq ans de prison que grâce à moi, d'ailleurs. Galdima, le premier assesseur au tribunal, était d'avis de leur couper la main droite à chacun, suivant la coutume des gens de sa race avant l'arrivée des blancs. Le Sarki Sano, deuxième assesseur, estimait qu'il fallait leur infliger dix ans de prison, pour que « eux, étant vieux déjà, y puissent crever dans la *dangai* (prison), et que toi, commandant, et nous autres les indigènes honnêtes, nous n'entendions plus parler de ces deux crapules », m'expliquait-il. Les noirs sont vraiment féroces les uns pour les autres.

Je suis éreinté, ce soir. Je m'arrête. En me mettant les jambes dans un sac, j'ai pu finir les rapports pour le courrier de demain matin. Mais plusieurs moustiques ont réussi à se faufiler dans le sac, et cela devient intenable. Il est près de minuit, maintenant. Bonsoir, mon cahier.

Léré, le 20 février 1926.

Excellent courrier. Pas de lettre du chef du service des douanes. Il faut croire que mes états ont fini par le contenter. Pas de nouvelle non plus de l'arrivée du gouverneur. Les indigènes font souvent courir des bruits qui n'ont aucun fondement. Mes précédents rapports ont été approuvés. Je pars en tournée pour Binder, demain, à la première heure.

Ah ! j'oubliais. Une lettre officielle m'annonce le prochain passage par Léré de MM. André Gide et Marc Allegret, chargés d'une mission du ministère des Colonies. Je suis prié de leur réserver le meilleur accueil et de faciliter leur voyage en mettant à leur disposition les moyens de transport et les porteurs, guides, capitas, etc... qui leur seront nécessaires.

Ils viendront de Fort-Lamy par le Logone.

Je ferai tout mon possible pour qu'ils soient satisfaits de leur passage dans mon poste. Il est courageux, André Gide, de voyager ainsi en Afrique. Il sera le premier Européen que je reverrai au bout de cinq mois. André Gide connaît déjà l'Afrique, en somme. *Amyntas* et *l'Immoraliste* se passent en Algérie. Son livre sur l'Afrique équatoriale sera épatant.

Binder, le 27 février 1926.

Je suis à Binder, à quatre-vingt-dix kilomètres de Léré, deux jours de marche, depuis hier. Je viens de passer toute la semaine à circuler dans mon territoire. Voici la lettre

que je reçois de mon collègue, M. C..., qui commande la subdivision voisine, à cinq jours d'ici (1) :

Cher monsieur Bénilan,

Je crois vous rendre service en vous annonçant que les indigènes arrivant de la région du Logone prétendent tous que le gouverneur est en route pour Léré. Je vous donne ce tuyau pour ce qu'il vaut. Un Européen que j'ai vu récemment et qui quittait Fort-Lamy ne m'a pas parlé d'un déplacement du gouverneur dans la région.

M. R..., chasseur d'éléphants, est actuellement dans mon poste et compte être à Léré dans quinze jours ou trois semaines. Il me charge de vous remercier pour sa lettre recommandée d'il y a trois mois qu'il a bien reçue.

Vous recevrez également bientôt la visite de l'écrivain André Gide, flanqué de son petit ami Marc Allegret.

André Gide voyage, mon cher, avec une centaine de porteurs. Il est vrai qu'il transporte avec lui des appareils de cinéma.

J'avoue que je n'ai lu de lui que Corydon, mais cela m'a suffi. En journalisme, ce doit être un type dans le genre d'Albert Londres.

Quand j'étais jeune, j'ai pas mal fréquenté M. J.-H. Rosny aîné. C'était avant de partir aux colonies. A cette époque, M. Rosny prétendait volontiers que Moréas disait de Flaubert : « Sa perfection est celle de l'eau stérilisée » ; de Gide : « Un bonze qui cherche ses puces ; je n'y verrais rien à redire ; par malheur, il les donne à manger aux autres » ; de Leconte de Lisle : « Il a pour la Grèce un amour tropical ».

Je ne sais pas si Gide continue à chercher ses puces ; je vous le répète, je ne le lis pas. Mais je me permets de vous conseiller, à vous qui êtes jeune et débutez dans la

(1) M. C... est décédé en 1928 d'une fièvre bilieuse hématurique. Il était un bon camarade.

carrière, d'être réservé avec lui, parce que j'ai entendu dire qu'il cherchait volontiers les puces des fonctionnaires chez qui il était reçu.

J'en ai déjà vu passer, depuis que je suis aux colonies, des oiseaux dans son genre, et je les connais bien. Ils sont très gracieux et très intelligents, c'est entendu ; mais ils ne comprennent rien à la colonie. Ils sont convaincus qu'en quelques mois de voyage, ils en savent aussi long que nous, qui passons dix ou quinze ans de notre existence ici. Ils ont peur d'être malades, et ils trouvent volontiers que nous ne savons pas nous y prendre avec les indigènes, tandis que, eux, possèdent naturellement la science infuse. Evidemment, eux, ils passent. Ils distribuent de menus cadeaux pour se faire bien voir ; tandis que nous, nous sommes là pour faire payer l'impôt, rendre la justice et rassembler les porteurs de ces messieurs.

Pour comprendre, il faut mettre la main à la pâte, comme vous et comme moi, et ne pas se croire plus malin que tout le monde, parce qu'on sait faire des bouquins, qu'on a été bien reçu par le gouverneur et qu'on a des relations à Paris.

Bien cordialement à vous...

Tiens ! mais voilà du nouveau. J'ai choisi l'A.E.F. parce que j'aime l'aventure. C'est le moment d'ouvrir l'œil. Envisageons froidement la situation. J'ai vingt-six ans. Je commence ma carrière coloniale. Je viens de recevoir le commandement d'une subdivision qui marche bien. Depuis ma prise de fonctions, je n'ai eu aucun « pépin », sauf ces affaires de douane. N'en parlons plus. Seulement, c'est mon premier séjour ; pour tout le monde, je suis donc le débutant sans expérience.

Or, il va me tomber sur le dos :

1° Peut-être le gouverneur ;

2° André Gide et Marc Allegret.

Le gouverneur m'a nommé ici sur mes notes antérieures. Il me connaît déjà. Il a dû lire lui-même ou se faire rendre compte de mes rapports. Il ne m'a fait jusqu'à présent aucune observation. C'est son droit et même son devoir de m'inspecter. Je lui exposerai dans tous ses détails la situation de la subdivision. Le gouverneur me jugera sur mon travail. Il connaît le pays et les indigènes. Attendons-le avec confiance.

André Gide est un écrivain dont j'ai lu les œuvres, et je ne leur trouve aucun rapport avec celles d'Albert Londres. Je goûte les dons de reporter d'Albert Londres, et j'ai beaucoup d'admiration pour André Gide, qui est un des meilleurs stylistes de notre époque. Toutefois, C..., en la circonstance, est de bon conseil. Il est un vieux colonial, plein d'expérience. Je suis d'ailleurs persuadé qu'il ne connaît pas plus que moi M. J.-H. Rosny aîné. Je croirais plutôt qu'il a dû lire cette citation quelque part : *Se non è vero, bene trovato.*

Ce qui est étrange, tout de même, c'est ce bruit persistant de l'arrivée du gouverneur, qui s'annonce généralement quand il fait une tournée. André Gide se ferait-il passer pour le gouverneur ? Ce serait de sa part un procédé assez mesquin pour se créer du prestige auprès des indigènes. Je ne peux pas croire que M. André Gide en soit là.

II

PENDANT

Magis amica veritas.
La vérité, ma meilleure amie.

Léré, ce 27 mars 1926.

Un cavalier de Binder m'a apporté ce soir une lettre courtoise de M. André Gide, annonçant son arrivée pour

dans trois jours. Il demande quatre-vingts porteurs pour ses bagages. J'ai répondu que je l'attendais et que je tiendrais à sa disposition les porteurs. M. André Gide a une petite écriture fine, un peu contournée peut-être. Je ne suis pas versé dans l'étude de la graphologie. Je conserverai précieusement cette lettre, et je suis tout heureux de posséder un autographe d'un de mes auteurs préférés.

Léré, le 29 mars 1926.

MM. André Gide et Marc Allegret arrivent demain. Je viens de passer deux jours à rassembler leurs quatre-vingts porteurs. Les Moundans n'aiment pas beaucoup le portage et ne sont pas habitués à des demandes aussi importantes. Mais les hommes que j'ai choisis moi-même paraissent sérieux, et je pense que M. André Gide en sera content.

J'ai fait préparer un logement pour ces messieurs à l'entrée du village. Je me lèverai demain matin à cinq heures pour aller au devant d'eux. Je ne reçois pas André Gide comme le gouverneur, mais comme un personnage de marque. J'emmènerai le chef du village moundan et son tam-tam.

Léré, le 30 mars 1926.

Eh bien ! J'ai fait la connaissance d'un des plus grands écrivains de notre temps.

Mais voici les faits :

A six heures du matin, un cavalier du chef de village arrivait dans le poste au triple galop, criant à tue-tête :

— Le gouverneur ! Le gouverneur !

Je me suis mis en route avec mon monde. Le ciel était rosé. Un faisceau de lumière apparaissait derrière les collines qui bordent le lac de Tréné. Les premiers rayons du soleil ne tardèrent pas à argenter les eaux. Les méan-

dres du Mayo-Kebbi, la rivière de Léré, disparaissant par endroits dans les herbes sombres, pour reparaitre plus loin, me faisaient penser à une immense chaîne d'huissier, de sacristain ou d'appariteur en plaques de métal blanc. Je m'imaginai être, non pas en Afrique, mais en route pour la Faculté de Droit de Paris, un matin d'examen. Je m'efforçai de chasser au plus vite ces fâcheuses réminiscences. Sur les murs écroulés d'une case, dans le camp de la garde régionale, deux jeunes cabris luttaient front contre front. Un oiseau-trompette, les ailes déployées, passa en poussant un cri sonore. Une brise agréable soufflait dans les herbes de la brousse, et je croyais entendre parfois le bruit éloigné de la mer.

Les sons assourdis des tam-tams venaient du village. Je savais que c'étaient les femmes du chef qui s'apprêtaient à recevoir dignement M. André Gide. Le chef lui-même, Gon Gadianka, marchait à cheval derrière moi, suivi de ses musiciens et de quinze cavaliers.

Une langueur profonde et trouble envahissait mes membres. L'Afrique était belle, ce matin.

Au delà du *mayo* (rivière), j'ai aperçu soudain deux cavaliers suivis d'une centaine d'hommes. Le cavalier de tête portait un casque blanc. Il montait très mal à cheval. C'était M. André Gide.

J'ai mis ma monture au galop pour aller seul au devant du convoi. Le chef Gadianka s'est arrêté, et les musiciens ont commencé à jouer.

*
**

M. André Gide était fatigué par la longue étape qu'il venait de faire en quittant le village d'Elléboré. Dans cette région de la colonie, il n'est pas rare de rencontrer des étapes de quarante kilomètres, représentant huit heu-

res de marche. C'est la distance existant entre Elléboré et Léré.

Il m'accueillit avec bienveillance. M. Marc Allegret fut réservé et aimable. Je leur présentai le chef moun-dan Gon Gadianka, ce qui parut leur être indifférent. Nous nous mîmes en marche tous ensemble vers le poste, M. André Gide entre Marc Allegret et moi.

M. André Gide était peu loquace. Toutefois, chacune de ses rares paroles était une question toujours adroitement posée d'un air négligent. Je trouvais d'abord cela fort compréhensible de la part d'un voyageur qu'il convenait de renseigner sur l'A.E.F. le mieux possible, puisqu'il allait faire un livre sur la colonie. Je n'avais d'ailleurs rien à cacher, ni dans mon administration, ni dans ma conduite, et j'étais heureux de faire connaître mes idées à un passager portant un nom aussi illustre.

Le grand homme se préoccupa surtout, en premier lieu, de son installation. Je lui affirmai qu'il serait logé avec tout le confort possible à Léré, dans l'habitation réservée aux personnes de passage que je lui avais fait préparer.

Mais, peu après, il me parut que le maître, se fiant probablement à ma jeunesse, mêlait avec une habileté consommée des remarques banales sur la chaleur et la nourriture aux questions les plus précises sur l'administration de la subdivision de Léré.

Du coup, je me fermai net. Il me déplut de supposer que M. André Gide venait dans ma subdivision pour m'inspecter. M. André Gide est né en 1869 et moi en 1900. Il a droit à mon respect.

Peut-être comprit-il les sentiments contraires qui m'agitaient, et comme personne ne se soucie moins d'admiration que cet homme illustre, trouva-t-il stupides les phrases maladroitement flatteuses d'un jeune homme qui était d'ailleurs embarrassé et intimidé, après avoir été confiant tout d'abord, et devait, par suite, fort gauche-

ment manier la langue française devant ce pur styliste ? M. André Gide, cependant, est modeste, accueillant, peut-être trop, précisément. Et moi, je suis orgueilleux et susceptible.

Toujours est-il que les mystères de l'accrochage, les courants de sympathie ne se commandent pas. Nous ne nous sommes pas accrochés, c'est un fait. La faute m'est imputable, et j'en suis désolé. J'ai pour excuse la température. Il a fait toute la journée une chaleur poisseuse et pénible, fréquente d'ailleurs à Léré à cette époque de l'année. Le thermomètre a marqué entre 20° et 40°. Il est évident, malgré tout, que je deviens un ours. J'ai trop vécu dans cette solitude et sur moi-même.

Mais aussi, on n'a pas idée de se faire appeler « Gouvernement ». C'est ainsi que les boys et les porteurs de M. André Gide l'appellent. Les noirs ont un sens intuitif merveilleux pour doser la flatterie. Pour eux, « Gouvernement », parce que c'est plus long que « Gouverneur », est un superlatif qui marque mieux l'importance du personnage. M. André Gide a monté en grade. Il n'était que « Gouverneur » au début de son voyage, mais le voici maintenant « Super-Gouverneur ». Nous verrons peut-être, un de ces jours, l'auteur de *l'Immoraliste* Gouverneur général, pourquoi pas ministre des Colonies ?

En attendant, M. André Gide se laisse appeler « Gouvernement », ce qui est une façon comme une autre d'avoir de l'autorité. Dans la préface de *Corydon*, M. André Gide nous a expliqué qu'il faisait fi des honneurs officiels : Légion d'honneur, par exemple, ou Académie française, auxquels il pourrait prétendre — c'est mon avis ! — mais en Afrique, il paraît prendre plaisir à s'affubler de titres qu'il ne possède pas.

*
**

Quand j'ai cru constater que M. André Gide tenait

avant tout à me considérer comme un terrain d'inspection administrative, j'ai gardé le silence jusqu'à l'entrée dans le village de Léré, qui eut lieu avec les tam-tams habituels en Afrique au passage d'un Européen de marque.

MM. André Gide et Marc Allegret voulurent bien ensuite monter au poste pour se restaurer. André Gide y feuilleta distraitemment quelques *Illustrations*. Soudain, il lut la mort de Boylesve, et les larmes lui vinrent aux yeux. Je n'ai jamais douté que M. André Gide ne fût extrêmement sensible. Il doit être bon, même un peu faible. Ses boys m'ont l'air de faire de lui ce qu'ils veulent et de le mener par le bout du nez. Marc Allegret, par contre, paraît diriger avec compétence le convoi, tandis que Gide rêve... ou inspecte. Marc Allegret portait ce matin une chemise rose avec ses chiffres brodés sur la pochette qui lui seyait à ravir.

Je les avais priés de venir prendre leurs repas au poste ; ils prétextent la fatigue et ont décliné très poliment mon offre. Ils sont extrêmement courtois. Allegret m'a demandé de rassembler un beau tam-tam demain, pour lui permettre de tourner des films. Ce soir, premier tam-tam en leur honneur.

Léré, le 31 mars 1926.

Je reviens d'un tam-tam aussi poussiéreux que celui d'hier soir, auquel j'ai assisté avec Marc Allegret, tandis que M. Gide restait chez lui pour écrire. Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir raconter sur Léré ? M. Allegret est sympathique. Je lui demanderai à l'occasion l'adresse de son chemisier. Aujourd'hui, c'était une chemise tango, très jolie vraiment.

M. Allegret a paru satisfait des rassemblements que j'avais organisés ce matin. Il se donne d'ailleurs lui-même beaucoup de mal pour bien placer les figurants et obtenir des effets artistiques. M. Allegret a certainement du

goût. Mes indigènes se sont, eux aussi, très bien conduits. Les noirs aiment jouer la comédie. Imaginez que, dans un village de France ou d'ailleurs, autre part qu'en Afrique centrale, deux opérateurs de cinéma arrivent tout d'un coup et embauchent en un instant tous les habitants pour leur faire tourner un film, contre rétribution, naturellement. Il se présentera peut-être quelques volontaires ; mais je ne vois pas les vieux et même les jeunes un peu fiers se laissant manipuler toute la journée par un beau jeune homme pour composer des figurations artistiques. C'est cependant ce qu'ont fait sans rechigner les Moundans de Léré. Personne n'était aux plantations, aujourd'hui ; personne n'est venu au poste pour réclamer qui une dot, qui un poulet. Marc Allegret commandait Léré. C'est certainement moins difficile, surtout avec l'aide de l'administration, de faire du cinéma que de faire rentrer l'impôt. Cette lapalissade est vraie pour tous les pays du monde. Seulement, on peut revenir avec un film magnifique sur l'Afrique et ne rien connaître des noirs que leurs corps, leurs attitudes et leurs danses.

Les noirs que filmait cet après-midi Marc Allegret et qui paraissaient si doux et si gentils reviendront demain me trouver pour me demander de régler des palabres interminables, où ils exerceront à qui mieux-mieux leurs talents de mensonge ; ou bien, ils me dénonceront des crimes épouvantables, me prouveront manifestement, enfin, qu'être photogénique ne suffit pas pour être civilisé. J'ai cherché à expliquer cela à M. Marc Allegret ; il m'a écouté par politesse.

M. Allegret m'a confié que le film l'intéressait beaucoup plus que la littérature. Il paraît que le sien sera présenté dans les principaux cinémas de Paris. Marc Allegret compte établir ainsi sa réputation dans le monde cinématographique. Je souhaite beaucoup de chance à M.

Allegret. Si son film a du succès, je pense qu'il en sera reconnaissant au chef de la subdivision de Léré.

Il faut maintenant que je travaille encore jusqu'à minuit et probablement plus pour compter les deux cent mille francs qui sont dans mon coffre. J'ai reçu une lettre officielle de Fort-Lamy me demandant d'adresser mon envoi de fonds. Le courrier régulier part demain. J'ai passé toute la journée à donner des ordres pour les rassemblements d'Allegret et à m'occuper de leurs porteurs. Le service ne doit pas non plus être négligé à cause de ces messieurs.

J'ai été extrêmement courtois, aujourd'hui, avec eux ; mais je commence à croire que C... a raison. Ils ne comprennent rien à la colonie. Ils paraissent trouver tout naturel que l'on se donne beaucoup de mal pour les bien recevoir, et, comme le dit C..., ils vous chercheraient volontiers des puces.

Ce matin, par exemple, André Gide était surpris que le tarif de portage de la colonie du Tchad fût différent de celui du Cameroun. Ce sont des arrêtés des gouverneurs qui fixent les tarifs de portage. Ce n'est donc pas de mon ressort. C'est ce que j'ai expliqué à André Gide ; mais il insistait, demandant des précisions, et je ne crois pas lui faire injure en disant que je le sentais méfiant, tâillon, tout disposé à me prendre en faute. Il a le goût de l'inspection. Ce n'est plus de l'enquête, mais un véritable examen. J'ai proposé à M. l'inspecteur Gide de lui montrer le *Journal officiel* ; alors, il s'est amadoué.

Je me plais à reconnaître qu'il est très large avec ses hommes. Mais je crois que mes indigènes préféreraient être moins bien payés et ne pas avoir tant de bagages à porter.

M. R..., chasseur d'éléphants, est arrivé ce matin à Léré avec ses dix porteurs. André Gide a accepté d'aller déjeuner chez lui demain.

J'ai invité André Gide, Marc Allegret et M. R... à dîner pour demain soir.

Assez causé avec toi, cahier, mon ami, toi qui es seul à recevoir mes confidences depuis bientôt deux ans que je suis en Afrique. Je te ferme. Il va falloir compter et faire des liasses de ces deux cent mille francs en billets de cent sous crasseux. Pourvu que les moustiques me fichent la paix !

Léré, le 1^{er} avril 1926.

J'ai fait partir à neuf heures le courrier et l'envoi de fonds. Je me suis couché à trois heures du matin, et j'ai passé une bonne partie de la journée à m'occuper de MM. André Gide et Marc Allegret. Ils partent demain pour Bibémi et Rei-Bouba. Demain soir, je me couche de bonne heure. Dans quelques semaines, ces deux messieurs seront en France, les veinards, tandis que j'ai encore cinq mois au moins avant de pouvoir en faire autant.

Le dîner de ce soir eut la banalité de certains dîners coloniaux, où on ne vient que par politesse. Mon cuisinier Banda s'était surpassé ; mais M. André Gide, fatigué, n'a ni mangé, ni parlé beaucoup. Il semblait, cette fois-ci, très loin dans les nuages. S'il passe ainsi son temps à rêvasser, je me demande quelles observations utiles il peut faire. Il me semble que le premier devoir d'un enquêteur impartial doit être de se renseigner et de regarder, tout en faisant confiance aux fonctionnaires qui le reçoivent à leur table, sans chercher à les prendre en faute au point de vue administration. De temps à autre, André Gide sortait de sa tour pour émettre quelques réflexions sur nos noirs. Mais plusieurs de ses jugements m'ont paru faux. Pour bien juger les noirs, il faut avoir à les commander, à se débrouiller avec eux. André Gide, en fait de connaissances sur l'indigène, ne me paraît avoir

étudié que ses boys, auxquels il manifeste une grande sympathie.

Comme j'en parlais, il y a un instant, à Banda, en le félicitant de son dîner, il m'a fait la réflexion suivante :

— Le commandant même chose gouverneur : y connaît pas les indigènes, mon commandant ; les boys pour lui y sont devenus mauvais beaucoup. Y commandent. Les indigènes aiment pas quand les boys commandent et que le blanc y dit rien.

Quelle déception !

André Gide trouve le moyen d'être courtois, très aimable même à certains moments, et il ne vous inspire aucune confiance. C'est une impression personnelle, évidemment.

Je me demande, d'autre part, si la sensibilité trop vive de ce grand écrivain était faite pour comprendre le rude pays du Congo et nos indigènes primitifs. André Gide, qui paraît si las et si désabusé, aura été écrasé, en somme, par notre Congo. Je ne le vois pas chef de poste isolé. Il ne résisterait pas à notre beau, mais sévère métier. Il n'a pas la trempe et le caractère nécessaires.

III

A P R È S

« Non, c'est impossible. Il est impossible de rendre la sensation de vie d'une époque donnée de l'existence. ce qui en fait la réalité, la signification, l'essence subtile et pénétrante. C'est impossible. Nous vivons comme nous rêvons, seuls... »

JOSEPH CONRAD (*Le Cœur des Ténèbres*).

Paris, le 14 mars 1930.

C'est seulement en rentrant de mon deuxième séjour au Congo que j'ai pris connaissance des deux livres de

M. André Gide, intitulés : *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*. Dans celui-ci mon nom est cité à trois reprises.

C'est un curieux palmarès que ces deux livres où figurent les noms de la plupart des fonctionnaires de l'Afrique équatoriale française avec la cote Gide.

En ce qui me concerne, je n'ai pas à me plaindre de ma note d'examen, puisque le maître n'a pas beaucoup insisté sur le jeune administrateur-adjoint, chef de la subdivision de Léré en 1926, qui paraît lui avoir laissé un faible souvenir. Il n'a porté aucune de ces critiques, dont il a le secret, contre moi, ni contre mon administration. Je le remercie d'avoir paru m'ignorer et d'avoir bien voulu toutefois, en me citant négligemment dans son livre, faire passer par sa plume mon nom à la postérité. Je le prie de vouloir bien trouver ici même l'expression de mes sentiments de gratitude.

**

A vrai dire, je me trouve avec M. André Gide dans une situation fort embarrassée. J'ai pour son œuvre l'admiration la plus vive — les deux livres sur son voyage au Congo mis à part — et, m'étant nourri d'André Gide comme beaucoup de jeunes hommes de mon âge, j'ose souhaiter que le maître retrouve quelques traces de sa méthode analytique dans les notes de mon cahier de 1926; j'irais même très loin, je serais fier si M. André Gide reconnaissait que je me suis efforcé dans ces pages parfois sévères d'appartenir à la grande famille gidienne. Aussi, je tiens à payer ici mon tribut d'hommages à l'auteur des *Nourritures terrestres*, de *La Porte étroite*, de *Dostoïevsky*, des *Faux-Monnayeurs*, de leur *Journal*, au traducteur de Conrad.

Il n'en demeure pas moins, et je suis le premier à le regretter, que le grand homme n'a pas compris notre A. E. F. et — j'ai pu le constater tout au long de ses deux volumes — n'en a vu que le décor.

Le cas de M. André Gide n'est d'ailleurs pas unique. Il est celui de beaucoup de voyageurs, journalistes ou écrivains de passage pressés, qui viennent faire un tour en Afrique équatoriale, comme on va à New-York City, au Maroc, ou en Algérie, pour faire un livre et pouvoir dire ensuite, dans les salons à la mode, dans la grande presse, et dans les milieux parlementaires, car ils sont écoutés, à cause de leur nom : « Et moi aussi, j'ai été au Congo. Je le connais. Voici ce qu'il faut faire ».

Mais l'A.E.F. ne se laisse pas comprendre en six mois, ou en quinze jours, comme a prétendu le faire M. Albert Londres, dans son livre *Terre d'Ebène*, dont le côté superficiel et romantique n'a, il faut l'espérer, trompé personne. Il faut excuser M. Albert Londres ; il passe trop vite et il a tant de pays encore à voir !

Il ne suffit pas d'avoir du talent pour parler avec compétence de notre colonie. Il ne faut pas y venir en personnage de marque, reçu partout par ordre, avec le seul souci de ses bagages. Il faut y vivre avec nous, avec nos noirs, et, sans idée préconçue, se rendre compte de ce qu'est l'Afrique équatoriale française.

Les deux livres de M. André Gide sont maladroits et incomplets. Ils sont cependant assez compacts, surtout le second. Maladroits, parce que, sans aucun doute, les intentions de M. André Gide étaient pures. Il voulait du bien au Congo, aux indigènes, aux Européens. L'auteur de *Si le Grain ne meurt* s'était fait une âme d'apôtre pour venir à nous.

Etrange publicité !

M. André Gide, écrasé par la grandeur mystérieuse de notre Congo, n'a pas vu le problème d'ensemble : cette terre équatoriale des premiers âges, au climat pénible, immense, cinq fois grande comme la France, pleine de richesses mais couverte de forêts impénétrées, traversées par plusieurs fleuves colossaux ; ces noirs, misérables, dignes de pitié et faisant l'objet de toute notre sollicitude,

mais indolents, enfantins et barbares. Une propagande imbécile, faite depuis des années, souvent avec la connivence adroite de journaux étrangers anti-français, les présente comme de bons sauvages, des enfants très doux et faciles à éduquer. Nos noirs congolais, pour la plupart, sont au contraire ancrés depuis des siècles dans des pratiques de fétichisme et de magie. En plusieurs endroits, quand ils peuvent se soustraire à l'administration bienveillante, mais ferme, des Européens, ils s'entretiennent les uns les autres. Ils mettront plusieurs générations à devenir à peu près nos égaux.

Et Gide, précisément, s'est bouché systématiquement les yeux devant les efforts héroïques, l'énorme dépense d'énergie, d'abnégation, de patriotisme, que représentent les résultats obtenus ici, tant au point de vue de la civilisation patiente des indigènes qu'au point de vue économique, par une poignée d'Européens.

*
**

Nos défauts, nous les connaissons, nous les colomaux, mais nous connaissons également nos qualités et ce sont les plus belles de la race française.

Nos défauts sautent aux yeux : ce sont la vanité, l'orgueil, la susceptibilité ombrageuse. M. André Gide les a fort bien montrés d'une façon discrète parfois, mais très claire tout de même. Mais nous attendions d'un aussi grand esprit plus de compréhension.

M. André Gide connaît-il cette parole du Gouverneur Général de l'A. E. F., publiée en 1928 dans la presse :

« Quand il s'agit de nos colonies et par l'effet d'un daltonisme un peu spécial, l'opinion métropolitaine semble avoir tendance à n'en apercevoir que les taches sombres. Il en existe évidemment, mais elles sont bien peu de chose à côté des parties lumineuses, et ces taches noi-

res seraient peut-être moins nombreuses si les moyens mis à notre disposition étaient moins disproportionnés avec l'œuvre à accomplir, dont on méconnaît la grandeur. Il n'est pas téméraire, en effet, de penser qu'aux yeux de l'avenir, la conquête et la mise en valeur économique de l'Afrique, pour son profit et celui du monde civilisé, resteront un des grands faits historiques de notre époque ».

JEAN BENILAN.

